

Programme plurifacultaire en Action humanitaire (ppAH), Université de Genève
 Direction du Développement et de la Coopération (DDC), Berne
 Vernissage d'une exposition d'Andres Perez
 « Une expérience vécue de la violence extrême à Uraba, Colombie »
 Centre International de Conférence, Genève 2 avril 2004

Le cheval de Don Quichotte

«Nous utilisons ces termes, comme un cheval qui galope utilise des plages du sol; ce ne sont pas ces plages, c'est le galop qui importe. Qu'il y ait sol et traces, est condition et conséquence de la course; mais c'est la course que nous voudrions saisir. A partir des traces des sabots, on peut éventuellement reconstituer la direction du cheval, peut-être se faire une idée de sa vitesse et du poids du cavalier; non pas savoir qui était celui-ci, ce qu'il avait dans la tête et s'il courait vers son amour ou vers sa mort».

Castoriadis C. (1975): L'institution imaginaire de la société, Seuil, 377.

Je remercie Andres Perez, ancien étudiant du Programme pluri-facultaire d'Action humanitaire, - le ppAH – de l'Université de Genève, responsable de la *Fundacion Uraba Colombia* et le Professeur Jean-Jacques Wagner, directeur du ppAH de me donner la parole à l'occasion de l'exposition organisée par la Direction du Développement et de la Coopération (DDC) et le ppAH au Centre international de conférence de Genève à l'occasion du vernissage, ce 2 avril 2004. Je vais parler à plusieurs titres ici.

Je parlerai principalement depuis le ppAH en tant que directrice du mémoire d'Andres Perez intitulé *Une expérience vécue de la violence extrême à Uraba – Colombie* et que membre de la Coordination du ppAH où je remplis des tâches diverses. La participation à cette exposition est l'occasion de réfléchir à ma pratique de formation, de direction de mémoire et aussi à un cours limité d'appui aux mémoires. Il est évident que mes propos n'engagent que moi.

Je parlerai aussi à partir de ma pratique d'enseignement et de recherche universitaire en philosophie et en théorie politique en lien avec la défense des droits humains à Medellin (Colombie), à Lausanne, Genève, en Belgique et aussi à partir de mon intérêt pour la construction de liens entre le terrain, l'expérience professionnelle et la liberté académique dans un contexte de violence extrême qui connaît une nouvelle phase depuis les années 1970 au niveau planétaire.

Je vais parler finalement avec émotion de la situation colombienne, car je connais bien ce pays pour avoir vécu et travaillé cinq ans à Medellin dans l'enseignement universitaire et d'autres activités liées à la construction de la paix. La Colombie est un pays avec lequel je garde des liens profonds.

En pensant à l'exposition des *dibujos-escritos* (dessins-écriture, selon les mots d'Andres Perez), je pensais à un vieux récit de l'écrivain colombien Gabriel Garcia Marquez où il raconte l'histoire d'un Général qui a fait *la guerra de los 1.000 dias* (la guerre des 1.000 jours)¹. Le vieux guerrier rentre chez lui fatigué, peut-être traumatisé, en tout cas ruiné. Il tente de récupérer sa pension pour survivre. Il écrit des lettres de sa plus belle plume, il écrit partout. Personne ne lui répond. Il ne sait plus à qui écrire pour toucher sa pension d'ancien combattant. Cette image n'est pas seulement celle d'un vétéran de guerre à la recherche de droit et de reconnaissance, comme le sont aujourd'hui les anciens combattants du Vietnam, de la guerre du Golf, d'Afganistan ou d'Irak.

Depuis la guerre de *los mille dias* en Colombie, la guerre a changé de visage. Elle ne se déroule plus prioritairement sur les champs de bataille ou dans les tranchées, comme ce fut le cas des guerres napoléoniennes ou encore de la Première et de la Deuxième guerre mondiale en Europe. Elle est « ailleurs et commence ici », comme l'a écrit Paul Virilio dans un essai récent² sur la « Ville panique », un livre très intéressant pour l'Action humanitaire. On peut penser que depuis le XXe siècle, l'image du Général sans pension représente la situation de millions d'individus à la recherche d'un cadre politique, étatique, de droits et de Service public détruit ou en processus de destruction, dans ce qui est appelé le « sud » et aussi dans ce qui est appelé le « nord », y compris en Suisse, à Genève. J'en donne pour exemple la manifestation publique hier d'organisations humanitaires sur la place de la Fusterie à Genève, pour défendre les droits fondamentaux d'étrangers inscrits dans la Constitution suisse. Des étrangers sont mis à la rue et privés de protection de base par le Conseil fédéral qui délègue ainsi sa responsabilité de protection aux vingt-six cantons suisses³.

J'ai intitulé mon texte, *Le cheval de Don Quichotte*, vous comprendrez bientôt pourquoi.

A partir de mon expérience professionnelle et de vie, je me propose d'examiner la dimension de la vie politique, intellectuelle qui touche au fait que, où que nous soyons dans le monde, nous sommes *exposés* – sous des

¹ Marquez Gabriel Garcia (1971) : El coronel no tiene quien le escriba, editorial sudamericana, Buenos Aires.

² Virilio P. (2004) : Ville panique. Ailleurs commence ici, Paris, Galilée.

³ Ce fait s'inscrit dans une période historique, un lieu (Suisse) où le nouveau Conseiller fédéral, chef du Département fédéral de Justice et Police, Ch. Blocher lance par une succession de propositions de son parti (L'Union démocratique du centre – l'UDC) un « moins d'Etat » radical pour les étrangers, en mettant les plus précaires à la rue, en renforçant les renvois forcés et en lançant l'idée inscrite dans une logique implacable de projets de camps-prisons pour ces « requérants criminels » mis à la rue sans ressources.

formes et des degrés divers -, à la violence et parfois à la violence extrême. A notre vulnérabilité. A notre complicité possible avec la violence. Au travail de deuil, de résistance et de reconstruction, de création que cela implique quand il est question de la sauvegarde du « propre de l'homme », du genre *Homo* comme le disent les biochimistes qui travaillent sur le génome⁴ et qui, en ce sens, rejoignent certaines de nos préoccupations par d'autres chemins. On pourrait reprendre et prolonger la question d'Etienne Balibar quand il réfléchit à la cruauté et à la violence extrême du monde contemporain : « Une politique de la civilité est-elle encore possible »⁵, en la transformant. Dans un contexte de violence extrême, à quelles conditions une politique de la formation et de la recherche est-elle possible ? En quoi en appelle-t-elle à transformer les structures, les pratiques institutionnelles, notre manière d'entendre la référence à la liberté académique dans toute sa portée et aussi d'interroger notre position et notre pratique d'enseignants et de chercheurs de l'Action humanitaire et à l'Université ?

Depuis les années 1970, le monde entier – les mots *mondialisation* ou *globalisation* le disent bien - est entré dans de profondes transformations économiques, politiques, culturelles. Ce qui est appelé le « sud » connaît depuis très longtemps déjà un certain type de mondialisation avec *la Conquista*, la colonisation et la post-colonisation. La relecture des textes de Bartolomé de las Casas mériterait d'être intégrée dans la formation en Action humanitaire. Comment Hobbes, un des philosophes politiques pris dans la guerre de 100 ans en Europe, Machiavel ou encore Clausewitz à une autre époque trouveraient-ils aujourd'hui les mots, les concepts pour penser, analyser la guerre, la violence extrême du monde actuel ?

Nous sommes arrivés à un point où, pour observer, décrire, connaître, comprendre le monde dans lequel nous vivons, pour pouvoir agir avec discernement, il nous faut intégrer dans notre réflexion philosophique, professionnelle, politique, l'héritage du court XXe siècle (selon les mots de l'historien Hobsbaum)⁶. Il nous faut intégrer le fait historique incontournable de l'invention des « humains superflus » (selon les mots d'Hannah Arendt)⁷, de la *poblacion chatarra* (population poubelle) aujourd'hui. Dont on voit les prolongements dans d'autres points de la planète (ex-Yougoslavie, Liberia, région des Grands-Lacs, Ruanda, Burundi, Tchétchénie, etc.). En d'autres termes, il nous faut intégrer le fait que la domination n'est plus une domination traditionnelle par une force guerrière traditionnelle. C'est une *domination* devenue *totale* faite de violence extrême de *destruction* des humains⁸ et de la nature.

⁴ Postel-Vinay O. (2004) : « Le propre de l'homme », *La recherche*, no. 372, p. 99.

⁵ Balibar E. (2000) : « Une politique de la civilité est-elle encore possible ? », *Transeuropéennes* no. 18, pp. 33-45.

⁶ Hobsbaum E. J. (1994) : *L'Age des extrêmes. Histoire du cours XXe siècle*, Paris, éd. Complexe, Le monde diplomatique.

⁷ Arendt H. (1972) : *L'origine du totalitarisme*, Paris, Points-essais (poche).

⁸ Caloz-Tschopp M.C. (2000) : « L'action humanitaire à l'épreuve du non-humain au centre de l'humain », Paris, *Transeuropéennes*, Paris (18): 89-103.

Dans un tel contexte historique, il nous faut inventer une nouvelle philosophie de l'histoire qui reconsidère le « progrès », pour tisser de nouveaux liens entre des situations du « sud » (y compris celles qui sont internes aux pays dits riches et que nous avons abordées dans le ppAH sous le terme « d'action sociale ») et du « nord » (y compris celles qui sont internes aux pays dits pauvres), ne plus simplement accepter comme une évidence les ventes d'armes, le transfert de nos modèles « d'analyse de conflits », de « développement » ou encore l'extension brutale et destructrice du marché néo-libéral. Plutôt que d'opposer nos situations, il s'agit de trouver ce qui leur est commun en termes d'enjeux de survie, de construction de liberté, de justice, de paix. Le travail d'Andres Perez qui a décrit à *Genève* une expérience vécue de violence extrême en *Colombie*, dans la zone d'Uraba, nous invite à renforcer un tel déplacement et une telle transversalité.

La zone d'Uraba en Colombie est une zone d'extrême violence où les para-militaires grangèrent l'Etat colombien sensé protéger les populations civiles, comme l'a bien expliqué, Gloria Mansilla, présidente d'*Andas* devant la Commission des Droits de l'homme de l'ONU. *Andas*, signifie en français « tu marches ». Notons qu'il ne s'agit pas d'une simple injonction (marches), mais aussi et en même temps de la description d'un fait de résistance en train de se dérouler (tu marches). C'est en effet, une magnifique figure de la résistance de survie qu'est en fait le mouvement des 2 à 3 millions de colombiens qui ont dû fuir leur ville, leur village, leur terre, leur travail, leurs amis ou leur famille sous la menace. En 2002, 400.000 Colombiens ont été contraints à l'exil interne, sans compter les déplacés de la misère, environ 10% des réfugiés internes. Sans compter, les colombiennes et les colombiens forcés à l'exil externe, dont Andres Perez, sa femme Maria, sa fille⁹ et ceux parmi ses amis qui n'ont pas été torturés ou tués. Andres Perez vient du village de Chigorodo-Antioquia, dans la région d'Uraba, zone militarisée au nord de la Colombie à la frontière avec le Panama. C'est une région où des ouvriers agricoles produisent des bananes depuis plus d'un siècle pour des multinationales d'exportation. Qui connaît l'histoire colombienne, connaît les fameux massacres de travailleurs des *bananeras* (entreprises bananières) au début du XXe siècle, décrites par Gabriel Garcia Marquez dans *Cien anos de Soledad*. Voilà le contexte colombien d'un mémoire d'étudiant au ppAH qu'il a fallu diriger.

Evoquons aussi un instant la Suisse, car les deux contextes s'entremêlent dans le ppAH, l'expérience de formation et de recherche d'Andres Perez. Un

⁹ Notons que nous pourrions procéder à une *gender approach* dans les faits de violence extrême en Colombie et aussi dans les dessins d'Andrés Perez. Cette approche est une préoccupation de formation et de recherche de plusieurs étudiantes du ppAH, de certain-e-s enseignant-e-s et aussi de certaines Institutions de l'humanitaire. Voir par exemple, le mémoire de Patricia Palmieri fait dans le cadre du ppAH en 2003 sur la place des femmes dans les processus de construction de la paix, notamment dans le conflit israélo-palestinien qui apporte lui aussi un instrument méthodologique précieux (pyramide du pouvoir) pour l'analyse de la place des femmes ; à l'égal d'Andrés Perez, ce qui est notoire dans son travail, c'est qu'elle a été mise au défi d'évaluer un instrument méthodologique classique des Sciences politiques et de l'élargir, de le réinventer pour qu'il puisse servir à analyser des situations de guerre et de reconstruction de la paix. Voir aussi, Lindsay-Curtet Ch., Tercier Holst-Roness F., Anderson L. (2004) : *Addressing the Needs of Women affected by Armed Conflict*, ICRC, Geneva.

livre de l'écrivain zurichois, Zorn (colère), intitulé *Mars (guerre)*¹⁰ nous a appris que la Suisse n'est pas à l'abri de la violence. Le type de violence vécu en Suisse est plus diffus, caché. L'Université, la Formation continue universitaire, le ppAH en particulier, sont des lieux de la société suisse où l'on peut observer de profondes transformations de la politique de la recherche et de la formation universitaire¹¹. De la direction au secrétariat du ppAH en passant par les étudiant-e-s et la coordination, à tous les niveaux des responsabilités que nous assumons les uns les autres dans des conditions diverses au jour le jour dans le ppAH tout en luttant contre la démotivation, nous en avons souffert et nous en souffrons.

Chacun sait la place, l'importance du mémoire dans un projet, un diplôme de formation continue, un *Master*. Chacun sait que le challenge d'articuler l'expérience de vie, professionnelle un moment privilégié et fragile de prise de distance dans un processus de formation, est loin d'être une sinécure. Les étudiant-e-s le savent mieux que personne.

Dès le début du travail, une phrase d'Andres Perez a retenu mon attention, quand il m'a raconté son histoire. « *Les militaires ont détruit mes dessins quand ils m'ont arrêté* ». En clair, il n'était pas seulement question de traitements inhumains et dégradants, d'expérience vécue de perte de liberté, d'emprisonnement, de torture, d'exil, mais aussi de destruction culturelle. Comme pour la bibliothèque de Bagdad, ai-je pensé après-coup en préparant ce texte. Dans un cadre de formation et de recherche à l'Action humanitaire, il s'agissait alors de reconstruction personnelle, professionnelle, citoyenne et aussi culturelle.

Pour remplir une fonction de direction du mémoire de fin d'études, j'avais donc en face de moi, Andres Perez, fils de petit paysan, ancien Maire d'un village, réfugié, marqué par la violence extrême, personnellement ainsi que sa famille et ses amis, ses collègues. Il est accompagné à distance par celles et ceux qui survivent dans la région. Il est hanté par l'ombre des morts et des disparus de son village, de sa région.

Je me trouvais en face d'un artiste à la recherche d'outils pour construire une nouvelle étape de vie tout en reconstruisant la mémoire et la solidarité avec les gens d'Uraba. Il ne s'agissait manifestement pas d'outils traditionnels. Il fallait inventer. Quand Andres Pérez parlait d'une exigence de reconstruction,

¹⁰ Zorn est le pseudonyme d'un fils d'une des riches familles suisses de la « Goldene Küste » (côte d'or) au bord du lac de Zurich, linguiste, mort d'un cancer, qui, avant sa mort a fait une analyse approfondie de la violence de son milieu social. Son livre est paru en livre de poche.

¹¹ Signalons, par exemple, qu'un groupe de pression appelé « Avenir » a lancé ce jour même (2.4.2004) devant la presse des idées de réforme du système universitaire suisse (inscription de la formation et de la recherche universitaire dans la compétition internationale ; transformation des lieux de formation en « marché du savoir », hiérarchie et division du travail et des ressources, entre deux Hautes Ecoles mondiales et le reste des filières ; augmentation notable des taxes universitaires ; sélection spéciale des étudiant-e-s pour les deux Hautes Ecoles). Il n'est pas difficile d'imaginer les effets de telles propositions, par exemples sur les sciences sociales et humaines et peut-être aussi dans le domaine de l'Action humanitaire.

d'invention de méthodologie selon ses propres mots, il fallait le prendre très au sérieux. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. Très brièvement, je pose l'hypothèse développée dans d'autres travaux. Le fait d'être confronté à un contexte historique de violence extrême, transforme les questions épistémologiques, méthodologiques, sémiologiques habituellement utilisées en sciences sociales et humaines et appelle de nouvelles approches, instruments pour articuler savoirs, discours et parole dans l'élaboration de mémoires de fin d'études, de doctorats ou même de recherches (types et formes de descriptions, de narrations qui intègrent un travail de mémoire et de reconstruction entre les étapes et les lieux de vie et un travail d'écriture intégrant l'image et d'autres formes d'expression)¹².

J'ai décidé de prendre mon travail de direction de mémoire au sérieux. Si vous me permettez une comparaison empruntée au secteur de la santé et du social, nos patients, nos usagers à l'Université, ce sont les étudiant-e-s. Nous leur devons le même respect, la même attention que l'on donnerait à n'importe quel malade. A n'importe quel usager du Service public. Dans ce sens, toute direction de mémoire ne peut pas être un simple acte administratif. C'est une action spécifique, exigeante, de formation d'adultes en action humanitaire, avec quelqu'un qui a une expérience de vie particulière. Qui a fait souvent la lourde expérience de la violence extrême. Qui mérite donc une écoute, une attention accrue, un type de compétence particulière, une révision de la part de l'enseignant de ses propres cadres de références, de ses outils, de sa posture dans le travail.

En effet, dans le cadre du ppAH, de quel type de formation, d'apprentissage s'agissait-il pour l'étudiant? De quel type de construction de savoir s'agissait-il pour les deux protagonistes? Nous avons eu la chance au ppAH de rencontrer un homme, un artiste qui nous pousse à *tenir une position éthique* dans le travail, à aiguiser nos compétences professionnelles pour pouvoir continuer à accueillir, à accompagner de telles expériences dans la formation et la recherche. Dans le monde de violence dans lequel nous vivons tous et dans l'Action humanitaire qui est un des terrains où la violence est immédiatement visible et vécue, nous sommes mis au défi d'identifier et de répondre à de tels besoins de formation et de recherche. Il faut espérer que le ppAH s'en donne les moyens à cette étape cruciale de son développement.

Du côté de la direction du mémoire, ce travail a aiguisé mes propres interrogations sur ce qu'il y avait de commun entre la violence de là-bas en Colombie et d'ici à Genève, en Suisse, en Europe. Je m'en suis depuis lors expliquée dans un livre¹³ sur l'emprisonnement et l'expulsion d'étrangers d'Europe dont la rédaction a aussi été enrichie de mon expérience de direction de ce mémoire. Tenir ensemble une expérience de violence extrême, de deuil, un processus d'apprentissage d'adulte confronté à la violence extrême et la

¹² Il nous faudrait mieux entendre les besoins d'étudiant-e-s en provenance de régions, de pays où ils sont confrontés à la violence et qui cherchent des outils spécifiques pour décrire, analyser, montrer des situations et transmettre leurs observations, leurs matériaux. Plusieurs d'entre eux soulignent combien ils ont de la peine à être entendus à l'Université.

¹³ Les étrangers aux frontières de l'Europe et le spectre des camps, éd. La dispute, Paris.

reconstruction d'un projet, pose des questions épistémologiques, méthodologiques, pédagogiques, éthiques et politiques aigues. Il m'a fallu élaborer une position éthique, professionnelle, civique pour être en mesure de ne pas refuser ce qui est difficilement supportable, pour ne pas céder à des formes souterraines d'autocensure. Pour pouvoir être en mesure de voir, d'entendre, de comprendre une situation et les perspectives qu'elle implique en termes de projet de formation, de recherche et de réinsertion professionnelle. Pour pouvoir accompagner une recherche d'outils de la démarche de mémoire et de sa diffusion.

Pour Andres Perez, l'élaboration du mémoire a impliqué de faire un aller-retour douloureux, difficile, entre une expérience de violence extrême vécue, des textes apportant une réflexion sur la violence, la justice, l'humain (en compagnie d'auteurs comme Hannah Arendt, Primo Levi, John Rawls, etc.) et une démarche de (re)construction artistique pour poser les bases à une autre reconstruction encore à venir. Je ne reprendrai pas ici les étapes de la méthode la « spirale » qu'Andres Perez a lui-même expliquée, où nous avons été aidés par un étudiant américain des Arts appliqués de Genève, Marc Pasquesi de Chicago que je tiens à remercier ici pour son appui très original. Je ne peux que souligner combien le travail de classement des dessins dans des étapes de vie, l'élaboration du mémoire a été un des moyens de structurer cette reconstruction.

Si je peux tenter de traduire l'aspect créatif, novateur du mémoire d'Andres Perez dans les catégories qui sont les nôtres en matière de politique de la recherche et de la formation et aussi de politique étrangère, je dirais tout d'abord qu'Andres Perez a rempli les objectifs que se fixe l'Union Européenne (UE) depuis peu pour l'Europe en matière de recherche et de formation : *combiner la recherche fondamentale et la recherche appliquée*. On voit bien ce que cela veut dire pour la physique ou la biologie. On voit bien l'exigence de sauvegarde d'une place aux laboratoires de science fondamentale et au PME (petites et moyennes entreprises) et les liens éventuels entre ces deux secteurs.

En matière de sciences sociales et humaines dans l'Action humanitaire, il est plus difficile au premier abord d'identifier, de respecter la place respective les deux types de recherche et une telle combinaison souhaitable. L'exigence de l'UE, mise en pratique dans l'expérience d'Andres Perez, a été certainement le courage, la ruse de travailler à la fois sur les terrains de la recherche fondamentale et de la recherche dite appliquée tout en l'écrivant (*dibujos escritos*), tout l'expliquant, tout en la dépassant par le chemin d'une activité artistique. Il n'est pas étonnant qu'il ait rencontré un écho à son expérience en lisant des textes du physicien théoricien Bunge. Andres Perez a en effet engagé une démarche radicale « d'étonnement socratique ». Il a tenu dans la durée une position de questionnement à la base de l'activité de penser et commune à toute démarche philosophique et scientifique, en posant au centre de sa réflexion un objet, *la sauvegarde de l'humain* pour regarder la violence extrême, pourrait-on dire *face à face* y réfléchir et se déplacer. « En posant des questions ultimes, les questions sans réponse, l'homme se constitue comme un être questionnant, et en ce sens il est vrai que, comme l'affirme Aristote, la science trouve son origine dans la philosophie (non pas nécessairement son origine historique mais cette

origine qui demeure sa source permanente à travers les générations). Une chose, je pense, est certaine : si l'homme perdait la faculté de poser des questions ultimes, il perdrait du même coup sa faculté de répondre aux questions auxquelles on peut répondre, il cesserait d'être un être questionnant et ce serait la fin non seulement de la philosophie mais aussi de la science. Aussi loin que la philosophie est concernée, s'il est vrai qu'elle commence avec le *thaumazein* (l'étonnement) et finit avec l'absence de parole, alors elle finit d'une certaine manière là, où elle avait commencé. Le commencement et la fin sont ici le même, et c'est le plus fondamental de ce qu'on appelle les cercles vicieux qu'on peut trouver dans tant d'arguments philosophiques », écrit H. Arendt¹⁴ à propos de l'étonnement. Je dirai ensuite, que le travail de mémoire d'Andrés Pérez répond ensuite au souci de l'ambassadeur Fuerst de la DDC qui a exprimé à plusieurs reprises l'exigence d'articuler l'urgence humanitaire et le développement dans la durée pour redéfinir le concept de sécurité collective dans un contexte de (re)construction de la paix. Soulignons en passant, qu'à partir de l'expérience du module 5 du ppAH de 2003, un numéro des Cahiers du CEMRIC de l'Université de Strasbourg avec des textes d'enseignant-e-s et d'étudiant-e-s du ppAH de l'Université de Genève a été fabriqué sur ce thème. Ce numéro est en voie de diffusion entre les Universités de Genève et de Strasbourg¹⁵.

Il faut dire qu'Andrés Pérez a relevé magnifiquement ce double défi. Il l'a fait dans un premier temps à partir du pivot de la sauvegarde de l'humain, en tissant des liens entre l'expérience paysanne de sa famille, de son village, son expérience politique de maire de Chigorodo-Antioquia et la récupération de ses talents d'artistes, en d'autres termes, en tissant des liens entre existence, profession, esthétique et politique à l'échelle du monde (ici entre la Colombie et Genève). Il l'a traduit dans un deuxième temps en tissant des liens entre son expérience vécue dans un certain contexte avec d'autres acteurs, un travail de reconstruction de la mémoire et, par la conception et la création de la *Fundacion Uraba, Colombia* combinant ainsi dans une tâche précise de formation et de recherche, un travail sur la mémoire, l'exil et la solidarité à construire. Pour la mise en œuvre de cette étape, nous avons obtenu l'aide de Jean-Pierre Gonthard, vice-directeur de l'IUED ce qui est très positif. En effet, un tel mémoire prenait tout son sens, s'il pouvait devenir un projet personnel, professionnel, de citoyenneté, de solidarité entre le lieu de départ forcé (Colombie), les lieux de transit, et le lieu d'exil, de vie actuelle d'Andrés Pérez (Genève).

Il faut dire qu'Andrés Pérez a eu une chance extraordinaire. Il a croisé beaucoup d'autres personnes qui l'ont encouragé. Il a croisé l'expert du

¹⁴ Arendt H. (1986) : « Philosophie et politique », *Cahiers du GRIF*, Bruxelles, no. 33, p. 92.

¹⁵ « Société, frontières, sécurité. Action sociale, action humanitaire », no. 18-19 des *Cahiers du CEMRIC*, Université de Strasbourg. Rappelons qu'Andrés Pérez a participé avec d'autres étudiant-e-s du ppAH au numéro précédent des Cahiers du CEMRIC intitulé : « Action sociale, Action humanitaire, de la protection à la contrainte », Strasbourg, no. 16-17. Ce numéro reproduit certains de ses dessins. Il est accessible au secrétariat du ppAH. Le no. 18 de la revue *Transeuropéennes* (Paris) sur le thème « Civilité et Action humanitaire » a également été conçu et fabriqué à partir de contributions d'enseignant-e-s du ppAH au module final en 2000.

mémoire qui a pris connaissance du travail une fois terminé, le docteur Vincent Barras historien de la médecine à l'Institut Romande d'Histoire de la Médecine et de la Santé de l'Université de Lausanne, compositeur et musicien, artiste lui aussi, qui a contribué à rendre visible, lisible, la richesse de sa démarche. Il a croisé sur son chemin, Meinrad Studer du Département de l'Action humanitaire de la DDC qui a perçu l'originalité de sa démarche novatrice et qui l'appuie dans l'étape de diffusion et d'ampliation de son projet. Cette exposition en est une des étapes. On ne peut que se féliciter qu'elle ait pu avoir lieu. Il faut espérer que le travail de reconstruction individuelle et collective puisse trouver les moyens pour être poursuivi.

Je tiens ici à remercier la DDC pour son appui à la diffusion du mémoire. Depuis le lieu où je travaille, je comprends cet appui comme un appel à dépasser une sorte de paralysie, à renforcer la rigueur et le dynamisme du ppAH à l'Université de Genève. J'entends que son appel est lancé au Rectorat et aux Facultés et aussi aux travailleurs de l'humanitaire que nous sommes tous. J'entends que la DDC nous invite à assumer pleinement nos responsabilités dans une Suisse tentée par le diable de l'isolationnisme sécuritaire et prédateur, et pourtant mise au défi d'un profond renouvellement des relations internationales dans une perspective de justice, de solidarité, de reconstruction de la paix. Le travail de formation et de recherche devrait contribuer à combiner l'Action humanitaire d'urgence affrontée à la guerre et la longue durée du « développement » inscrite dans une (re)construction de la paix. Nous devons répondre à cet appel au dynamisme, à la prise de responsabilité au niveau de l'exigence de qualité qu'elle pose dans un cadre de prise en compte de la violence extrême. Les conditions actuelles du ppAH ne permettent pas d'être à la hauteur de l'exigence. Au bout de dix années de période de lancement et d'essai, nous ne pouvons pourtant plus l'éluder. Sous peine de contribuer au danger d'isolationnisme de la Genève internationale.

Permettez-moi, en conclusion, de vous partager une image empruntée à la vieille culture espagnole qui peut permettre de comprendre en quoi l'Action humanitaire est appelée à mêler résistance, ruse et créativité comme nous l'a appris Andres Perez.

Le ppAH a eu besoin de Don Quichotte pour que le projet de formation et de recherche dans l'Action humanitaire puisse être lancé. Je pense ici au Conseiller d'Etat G.-O. Segond, aux professeurs T.-W. Harding et J.-J. Wagner, à Jean-Dominique Laporte et aux personnes qui les ont accompagnés depuis le début dans le Comité directeur, le Comité scientifique et la Coordination.

Dix ans plus tard, Don Quichotte doit se battre contre une tempête encore plus redoutable qu'au début du voyage. Pour Don Quichotte, rien n'est impossible, selon la célèbre devise. Heureusement qu'il n'est pas seul face aux moulins à vent et à la tempête. Il a son cheval *Rossinante* (en fait c'est une pauvre jument, mais ça c'est une autre histoire...). On connaît Don Quichotte. Mais qui est Rossinante, le cheval de Don Quichotte, pris lui aussi dans l'incertitude tempétueuse de l'étape actuelle de la mondialisation ? Le cheval de Don Quichotte dans l'Action humanitaire, ce sont les travailleurs de l'humanitaire sur le terrain. Qui risquent de plus en plus leur vie ou alors

l'usure, la désespérance ou encore l'indifférence pour se protéger contre la violence extrême. Le cheval de Don Quichotte dans le ppAH à Genève, ce sont aussi les travailleurs de la formation et de la recherche (j'inclue les étudiant-e-s du ppAH et les doctorant-e-s) soumis au silence assourdissant, à l'inertie ou alors à un certain chaos institutionnel, à la précarisation qu'ils supportent mal. Que fait le cheval de Don Quichotte dans la tempête? Il fait comme les colombiens du réseau *Andas* et de la Fondation d'Andres Perez et de sa femme, il marche, il continue de marcher... même s'il doit marcher en titubant de fatigue. Comme le dit Castoriadis quand il décrit le travail de l'activité de penser, c'est le galop qui compte... Nous dirions ici, c'est à la fois le *tu marches* et ce qu'il y a dans la tête du cheval quand il marche qui compte.

Il est vrai que Don Quichotte n'est rien sans son cheval Rossinante. Pussions-nous nous en souvenir, qui que nous soyons, quels que soient le lieu, les tâches, les responsabilités que nous assumons dans le vaste champ des politiques locales, internationales, de défense des droits humains, de l'Action humanitaire, de la Paix, du Développement, de la Solidarité.

Marie-Claire Caloz-Tschopp, Université de Genève, ppAH, 2 avril 2004